

Commentaires

Number 12, February–March 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21452ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1984). Review of [Commentaires]. *Nuit blanche*, (12), 14–19.



DIX CONTES ET NOUVELLES FANTASTIQUES

Collectif
Quinze, 1983

Aux Quinze, on a décidé de reprendre l'expérience du collectif sur un genre littéraire. Cette fois-ci encore, dix écrivains de Québec ont accepté de relever le défi. Réitérons toutefois le regret exprimé par André Carpentier dans son avant-propos: «qu'une seule auteure ait pu participer à l'aventure.»

C'est d'ailleurs celle-ci, Marie José Thériault, qui clôt le volume avec une cruelle histoire d'oiseaux persans. Curieusement, même si le livre respecte l'ordre alphabétique d'auteurs, c'est une autre histoire d'oiseaux qui occupe les premières pages du volume. Et, si Marie José Thériault s'est inspirée de la tradition orientale, Jean-Pierre April semble avoir puisé son souffle chez Hitchcock et Anne Hébert.

Au gré de la lecture, François Barcelo nous offre un récit bien construit où l'humour finit par grincer autant que les essieux d'un train qu'on arrête. Dans un autre registre, André Carpentier s'est lui aussi amusé à lier l'humour au fantastique. Ce qu'il raconte n'en finit pas d'étonner. Quelle imagination!

Michel Béil injecte du cauchemar dans l'univers d'un fonctionnaire. Gaétan Brulotte

crée un climat d'inquiétante étrangeté qui se situe aux limites de ce que nous pourrions vivre. André Major écrit du fantastique émotif. André Belleau, pour sa part et à la manière de Poe, nous donne un texte à prendre au pied de la lettre, avec un clin d'oeil.

Un seul déplaisir véritable: «L'Engloutissement» de Jacques Brossard. Il ne suffit pas de situer la cruauté et le machisme dans mille ans d'ici, à deux kilomètres sous terre, pour en extraire du fantastique.

Rien de comparable avec la belle, naturelle, sensuelle écriture de Jean-Yves Soucy. «L'Île taboue», lieu magique où l'écriture d'homme n'est plus misogynie. Vraiment fantastique!

Josette Giguère



LA NUIT DES IMMENSITÉS

Huguette LeBlanc
HMH, 1983

Dans *La nuit des immensités*, la parole, tel un froid scalpel, dissèque la douleur de vivre et de mourir. Avec une écriture efficace qui ne craint pas l'éclat, Huguette LeBlanc plonge vers les racines de la conscience, vers le point névralgique, et c'est avec une étonnante lucidité qu'elle soulève un à un les voiles qui masquent le Sens, «l'abso-

lue vérité de l'être».

Tout au long du livre, Élisane Maheux, en proie à une étrange maladie, prépare sa mort, la circonscrit, l'assume. L'accompagnent dans sa lente agonie son médecin Louis-Paul, son mari Alexandre, sa fille Jasmine et Amiens, l'amant sans cesse fantasmé. Dans son long exil intérieur, elle réussit à cerner le malaise, l'immense solitude de toute âme qui cherche et qui se bute irrémédiablement à l'incommunicabilité: «Une conscience profonde d'être un monde solitaire, entouré de quatre milliards de mondes tout aussi perclus. Quatre milliards de galaxies humaines s'inventant à profusion de chimériques comportements et appendices.» Élisane Maheux sait que «l'initiation ne pourra qu'être sans fin» et qu'aux rites de passage succéderont d'autres rites de passage... Pourtant, la mort n'en demeure pas moins vraie, douloureuse et vécue.

Enfiévrée par l'irruption de l'inconscient dans l'espace éclaté de sa conscience, Élisane procède au sacrifice de son image. Elle se cède, fragment par fragment, à l'anéantissement. L'agonie tire à sa fin, c'est l'heure des «dernières vérités», des «derniers pardons» et de l'ultime appel: «Amiens!» Aux dernières confidences, aux derniers mots succède, dans la nuit des immensités, la note des «spectres lumineux».

Sylvie Trottier

DIMINUTION D'UNE PIÈCE

Gilles Cyr
Éd. Espacement, 1983

Une écriture poétique que je qualifierais de dense. Peu de mots suffisent pour exprimer l'essentiel. Des poèmes très brefs, sept vers tout au plus, mais jamais un vers faible à l'intérieur d'un texte. Les épithètes n'apparaissent que lorsqu'ils sont nécessaires.



Diminution d'une pièce de Gilles Cyr regroupe des poèmes qui ont conservé les qualités déjà présentes dans les recueils précédents, *Sol inapparent* et *Ce lieu*. L'auteur a une façon de dire qui lui est propre, et il sait trouver le mot juste:

*Le seuil
est derrière ou devant.*

*Il est loin. Il est peut-être
ici.*

*L'arrivant apporte la phrase
démence qu'il pose sur le sol.*

On sent le travail sur les mots pour en arriver à une telle maturité d'écriture et à une telle précision. Rien n'est laissé au hasard et tout concourt à l'unité. *Diminution d'une pièce*, pour franchir les paroles qu'on a rapprochées.

Susy Turcotte



commentaires

JE T'HAIME MONA MOURE

R. Moisan, A. Boulanger
Soudeyns-Donzé éditeurs
1983

Peut-être vous en souvenez-vous, il y a quelques années une pièce de théâtre avait fait bien rire: *Eh! Qu'mon chum est platte* (publiée chez Leméac, 1979) par la troupe *Ma blonde est au boutte*. On pourrait dire: en voici la suite.

On ne le signalera jamais assez, le théâtre (et plus particulièrement les petites troupes) est un agent de transformation des valeurs sociales. C'est peut-être là plus qu'ailleurs qu'on peut jouer ce rôle, puisqu'on ne se prend pas trop au sérieux. On change en riant, c'est mieux pour la vie et pour le bonheur voulu et attendu.

Un couple attend un enfant. Un gars et une fille deviennent soudainement un père et une mère. Les voilà devant nous avec leurs contradictions, leur beauté et leurs bébêtes. «Trois jours par semaine, il pédale du boulot au berceau, échangeant le doux parfum de l'usine contre celui de l'urine. (...) Je prends mon flot et l'amène à la mère... le p'tit boit toute la mère et vomit sur le père.» (p. 29)

Une pièce à voir. Une pièce à monter. Sa lecture est parfois plus difficile.

Marc Chabot

SARZÈNES

Gérald Godin
Écrits des Forges, 1983

Au même titre que *Les Cantouques* (Parti pris, 1967) sont des «poèmes qui triment des sentiments», *Sarzènes*, sixième recueil de Gérald Godin, rassemble des textes remplis d'émotion. Et cette émotion est produite justement par le langage unique de Godin, l'impact de son écriture directe et dense, son «étrangeté».



L'auteur aborde les thèmes qui lui ont toujours été chers: la tendresse, l'amour, l'attachement au pays et aux gens qui le peuplent, la politique, la liberté, la paix, la justice. Le poète parvient à insuffler une intensité déchirante à plusieurs poèmes dont «C'était pour vous», «Domenica del tesoro», «Tango de Montréal», «Portraits de mes amis». Cette même acuité, on la retrouve dans «Octubre», poème écrit en anglais et qui se devait de l'être pour traduire la révolte suscitée par les événements d'octobre. D'ailleurs, on comprend qu'après *Libertés surveillées* (Parti pris, 1975), un silence était nécessaire à Gérald Godin:

*«there was a sort of continental silence/
all my friends had left town/
none of the usual talkers could find his words or his breath/
none of the usual writers could find his pen or his ink»*

Gérald Godin emprunte ses mots au quotidien, c'est l'une des raisons pour lesquelles sa poésie nous touche et nous renvoie à un vécu collectif.

Susy Turcotte

RACONTAGES

Louis Caron
Illustrations de Monique Mercier
Boréal Express, 1983

Il s'agit de la transcription, plus ou moins adaptée pour la lecture, des récits qui ont fait l'objet d'une série télévisée à Radio-Québec. On reste littérairement sur notre faim. Pour les histoires, c'est autre chose: Louis Caron est un grand séducteur.

«Et on s'apercevra que sous l'asphalte des autoroutes, il y a la trace des pieds nus de nos ancêtres qui ont marché le pays pour qu'on puisse à notre tour faire faire les premiers pas à des enfants à qui le pays appartiendra un jour.»

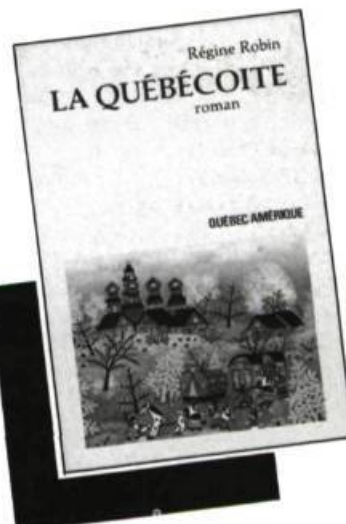
Assez curieusement, les images télévisées ne manquent pas à ce livre. Et je me disais, en le lisant, que le Québec est bien en nous et que Louis Caron a décidément le don de nous le rappeler. Il parle de sa région. Il parle surtout de ce qu'il voit en lui. Avec fraîcheur. Avec humour. Et, surtout, avec modernité.



Souvent, dans ces *Racontages*, des histoires sont annoncées qui, au bout de deux ou trois paragraphes, prennent aussitôt fin. Mais quoi, se dit-on, c'est tout? Eh oui, c'est tout, c'est-à-dire qu'on sent le refus de l'auteur de fabuler inutilement. Fin des légendes à

l'eau de rose, début de la vraie vie. Et c'est le signe, assurément, qu'on n'est pas très loin d'une oeuvre qui, partie de la petite histoire, aboutira à la plus grande, à savoir celle de l'écrivain lui-même. *Racontages* est un titre modeste. «Points de repère», devrait-on dire. Les nôtres comme ceux de Louis Caron.

Jean-Pierre Guay



LA QUÉBÉCOISE

Régine Robin
Québec/Amérique, 1983

Roman? *La Québécoise* s'en donne le genre... nouveau. «Pas d'ordre. Ni chronologie, ni logique, ni logis. Rien qu'un désir d'écriture et cette prolifération d'existence.» C'est l'incipit, la problématique, la mise en garde à vue. Et toujours cette interrogation, ce questionnement, ce déchirement: la parole immigrante.

Entre le lyrisme de l'histoire racontée, à trois voix, et le discours de l'Histoire, l'intrigue se décode, figure du destin multiple: qui donc est cette héroïne, triple dimension d'imaginaire concret? Car les histoires/chapitres sont vérifiables, possibles entre les murs des quartiers de la ville. C'est Snowdon, Outremont ou le marché Jean-Talon, lieu d'abandon, lieu d'échouage. L'imagination

campe pour ensuite refaire son balluchon, le texte dévisse puis revisse, le personnage demeure énigmatique, étrange quête d'identité, parole conditionnelle. J'aurais lu ce roman, en aurais été à la fois touchée, émue, désarçonnée, accusée. La narratrice endosse l'héroïne, «ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre», la fait vivre en trois lieux différents, femme d'un haut fonctionnaire ou d'un immigré latino-américain. Ils se seraient rencontrés à New York ou au cours d'une fête de solidarité. Ils auraient décidé de ne plus se quitter. Versions différentes d'un même possible: «Pour qui écrire et en quelle langue?»

Roman/histoire(s) plutôt entre les horaires de la télé et la liste des stations de métro, des rencontres se produisent et retournent au néant, des personnages vivent et meurent, les bagages suivent par bateau, retour à Paris, prétexte au nouveau chapitre.

Écriture éclatée, poèmes et transcriptions, alliages de mémoires, errances, vision d'ailleurs, livre d'exil. Une poésie rythmique et romancée... peut-être...

Anne Boisvert

«Écrire est un grand amour» lisait-on dans *Prochain épisode* de Hubert Aquin. Avec *Une certaine fin de siècle*, Claude Beausoleil fait écho à cette formule percutante: «dans l'amour fou de l'écriture» et «mon histoire c'est l'histoire d'une passion». Cet aveu paraît en un livre colossal, prolifique, exubérant, tant qu'il faudrait parler de somme ou plutôt d'une vaste anthologie de la mémoire, immédiate ou retrouvée. Si, comme le titre même l'indique, «le siècle s'ameuise», il semble qu'il faille compenser le temps compté, décompté, par le vertige fascinant du nombre et de la quantité jusqu'à ce que la surface de l'écriture et de l'inscription rature, en quelque sorte, le temps qui passe.

D'emblée, j'ai souscrit à cette écriture amoureuse: «car j'ai toujours aimé les poèmes /je suis en cela un adolescent perdu» (p. 15); surtout, j'ai souvent rêvé d'un texte ininterrompu, perpétuel, une sorte de métronome parlant ou qui serait la musique même et qui s'adonnerait — heureuse utopie, certes — à la nomination infinie du réel. Beausoleil comble cette attente d'une lecture durable et constante, rapide aussi, tant le lecteur, ici, est «aux prises avec la vitesse textuelle». On aura compris que s'il y a du texte, justement, c'est que tout est prétexte à la poésie: il s'agit de «creuser tous les moments qui ont fait un sens» et d'écrire les «morceaux d'une conversation infinie». Dès lors, les voyages (de l'Italie antique à la Californie mythique des stars et des vamps, de Montréal à Nassau histoire de prendre «l'empreinte de la tropicalité»), les errances et les promenades, les musées et les chambres d'hôtels, les tableaux et les lectures, les dédicaces et les épigraphes, tout concourt à «faire du sens» et à déployer «des profusions illimitées».

Beausoleil travaille donc une écriture du mouvement et du plein qui se refuse à la perte et à l'économie pour leur préférer la démesure: «le livre est la

question des Géants». Ainsi, alors même qu'il thématise l'acte d'écrire, son ambition postule toujours la pérennité et la perpétuité: «écrire partout le mot écrire» et «écrire qu'écrire est un signe». Je lis ici à la fois du plaisir et de la nécessité, du jeu et de la gravité; car ce que dit Beausoleil, par delà la clameur des rythmes urbains et les urgences extrêmes des modernités, dénie, par l'abondance et la fébrilité, l'indigence des morts d'usage et, peut-être, la fatigue d'«une certaine fin de siècle»: «je ne désespère pas j'écris». Et cette écriture-là crée comme un «espoir fou».

Paul Chanel Malenfant

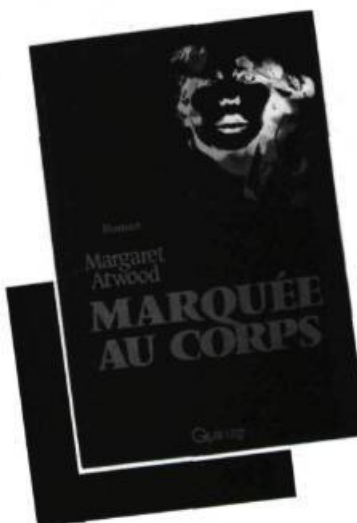
vers la lucidité. Installée pour écrire un article sur les joies du tourisme, elle se trouve mêlée à une étrange affaire de drogue et de politique. La «gentille Canadienne» perd soudain le doux voile de la neutralité et elle est brutalement secouée par la violence et la corruption qui ont force de loi.

Marquée au corps, un roman à la fois drôle et tragique où Margaret Atwood utilise savamment les ficelles du divertissement et de la réflexion pour retracer les liens du politique et du privé. Une écriture sobre et efficace où l'on retrouve le plaisir de lire la célèbre romancière canadienne.

Marie-Claude Trépanier



UNE CERTAINE FIN DE SIÈCLE
Claude Beausoleil
Noroit, 1983



MARQUÉE AU CORPS
Margaret Atwood
Quinze, 1983

Avant sa terrible opération, Rennie mène une existence insouciant et confortable. Journaliste de mode, membre du jet-set torontois, elle vit, comme la majorité de ses contemporains dans la trentaine, un amour du genre désintéressé. Voilà qu'un cancer du sein bouleverse sa vie: elle quitte son concubin, laisse tomber les visites d'usage au médecin et part quelques jours dans une île des Caraïbes.

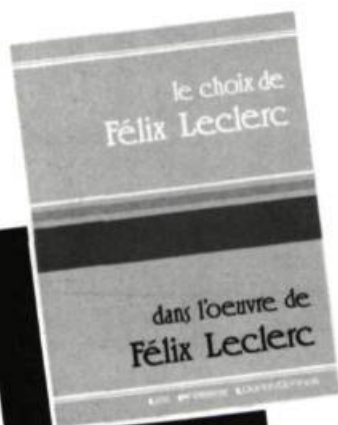
C'est dans ce petit monde, au milieu de l'océan, que Rennie effectue le lent processus

LE CHOIX DE FÉLIX LECLERC DANS L'OEUVRE DE FÉLIX LECLERC

Les Presses Laurentiennes, 1983

Cette collection «Le choix de...» se divise en deux séries. La série A propose des textes choisis par un écrivain dans son oeuvre; quant à la série B, elle propose des textes choisis par une autre personne que l'auteur. Dans la série A, on retrouve, entre autres, Rina Lasnier, Félix-Antoine Savard et Robert Choquette; dans la série B, Adrienne Choquette et Alfred Desrochers.

Le dernier livre publié dans cette collection est *Le choix de Félix Leclerc dans l'oeuvre de Félix Leclerc*. Au Québec, quand on parle de Félix, on sait d'emblée qu'il s'agit du troubadour poète de l'île d'Orléans. Il s'est mérité plusieurs distinctions, dont le Prix Calixa-Lavallée et le Prix Denise-Pelletier, et il serait trop long d'énumérer tous les témoignages de reconnaissance et tous les honneurs qui ont souligné son exceptionnelle contribution dans le domaine artistique québécois. Si de nombreux artistes québécois percent en



France (Gilles Vigneault, Yvon Deschamps, Jean Lapointe, Sol, Fabienne Thibault, etc.), Félix Leclerc y est pour beaucoup. Il avait déjà tracé le sentier, il y a quelques années, racontant et chantant avec des mots simples son pays, l'amour, la nature, la liberté.

Ce petit livre de 78 pages... pour donner le goût de lire ou relire l'oeuvre de Félix Leclerc.

Susy Turcotte

SANS JAMAIS PARLER DU VENT

France Daigle
Éd. d'Acadie, 1983

Avec ce premier ouvrage, France Daigle trace les signes d'une appartenance à la mer et au langage qui la porte. En sous-titre on peut lire «Roman de crainte et d'espoir que la mort arrive à temps». Et cette précision sur un déchirement binaire vient donner dans une certaine mesure le ton à cette entreprise d'écriture qui vacille entre prose et poésie, entre présent et mémoire.

L'auteure semble vouloir habiter un espace qui tournerait autour de la maison, sorte de symbole s'opposant au flux et au reflux des eaux représentant l'éternelle mouvance des choses aux prises avec la liquéfaction, le recommencement, l'infini. C'est entre le mobile et l'immobile que se jouent les mots vou-

lant décrire le prétexte d'un livre à faire et qui se tisse sous nos yeux de page en page.

Sans jamais parler du vent s'expose par hésitations et retouches comme s'il fallait s'y reprendre à plusieurs fois pour cerner la question du vital ici lié à l'air marin et à la réalité intérieure. «Le matin quand tout cela se dessine. Le matin quand tout cela est dessiné d'avance et que nous mangeons comme si nous avions faim. Le matin parfois lorsque la nuit n'avait pas besoin de nous.» France Daigle nous donne un livre fait au rythme de ces questions et de ces petits hasards, de ces mots nécessaires qui forment la trame des tensions de vivre. L'ouvrage est de qualité. Le style est séduisant et s'acharne à décrire «ces choses qui nous viennent à l'esprit, vers lesquelles tendre.» *Sans jamais parler du vent* s'ajoute aux phrases de Gérald LeBlanc, Herménégilde Chiasson, Dyane Léger et d'autres pour dire les visages d'une littérature acadienne moderne.

Claude Beausoleil



REVOIR LE ROUGE

Hughes Corriveau
Illustrations de Danielle Peyret
VLB éditeur, 1983

Revoir le rouge de Hughes Corriveau «met en page», simultanément, une intimité et une actualité; ainsi, le désir, le «tra-



vail amoureux», la mort appréhendée, individuelle et collective, sont écrits et lus sous l'éclairage cru des tortures et des supplices quotidiens, dans la frénésie des catastrophes explosives et des sinistres guerriers. En ce sens, le singulier investit le collectif, l'un et l'autre reconnus en leur réversibilité, et le livre se donne à la fois comme un «documentaire» violent — qui se fait à lui-même violence — et comme un «commentaire» averti du privé.

Il s'agira donc d'un livre de passions, passions amoureuses et pulsions de morts, où la tension même du désir propulse l'écriture en ses reprises comme en ses assauts inassouvis; aussi, d'un texte stratégique. Conscient des abus de pouvoir, de la mort masquée du langage propriétaire des ordres établis, l'écrivain propose un contre-ordre, celui du texte à vif et heurté, tant il est vrai qu'entre «auteur» et «autorité» s'impose le seul sens conséquent de la prise et de l'emprise de la parole poétique.

Devant le mutisme révolté de la mort, le non-sens absolu des champs de bataille, des «décors désastreux», des «enfants mutilés» et des «femmes crevées», il faut forcer le sens à grands coups de force et d'éclat jusqu'à l'osmose des violences et des tendresses. Ainsi, au désir mâle de mettre au monde, d'être mère et sang, père et ventre, fera pendant

l'horreur de mettre à mort. Certes, dans l'amour comme dans des meurtres s'accomplissent des «rituels sanglants» et des «hymnes discrètes». On pourrait alors penser aux morts extatiques mises en scène dans l'oeuvre de Mishima. Cependant, chez Corriveau, la violence passionnelle se donne dans la désarticulation et la dénonciation effrénées des silences imposés et des dictatures meurtrières. En ce sens, le dernier texte, «Compter les gestes de la perte», long poème incantatoire et comme halluciné, fixe un paroxysme; l'écriture tient tout à la fois du cri et de la convulsion, machine infernale à triturer et à broyer bruyamment le sens — jusqu'à son entendement. («Il n'y a plus de mots adéquats»): c'est bien pourquoi les échos de ce livre durent, perdurent, à la limite, insoutenables.

Paul Chanel Malenfant

UN SECRET BIEN GARDÉ

Christine Brouillet et
Philippe Béha

La courte échelle, 1983

Installé depuis peu dans une nouvelle maison, une nouvelle rue où il ne connaît personne, Jean se lie d'amitié avec Sonia, sa voisine. Jean, intrigué par les mystères de la forêt, désire s'y rendre le lendemain de sa rencontre avec la fillette. Celle-ci le guide, lui fait découvrir la source, la rivière du Trésor puis lui révèle l'existence d'un trésor que personne n'a jamais trouvé... à cause du fantôme qui vit dans la chute. Pris entre leur désir de découvrir le trésor et leur peur du fantôme, les enfants se laissent finalement gagner par la curiosité et rapportent de leur excursion des cailloux ressemblant à de petits arcs-en-ciel. Il s'agit du trésor. Sur le chemin du retour, à travers la chute, ils voient le fantôme (ou plutôt se l'imaginent) et parviennent à lui échapper. Les parents ne croient pas à leur aventure; Jean et Sonia déci-



dent donc, d'un commun accord, de ne plus en parler et de garder le secret.

Des illustrations de Philippe Béha accompagnent le texte de Chrystine Brouillet et on sent une complicité entre les coauteurs. Si je racontais l'histoire à un enfant, j'adoucirais cependant l'image du fantôme. Ce livre s'adresse aux enfants de 3 à 8 ans.

Susy Turcotte



MARYSE
Francine Noël
VLB Éditeur, 1983

Maryse O'Sullivan a 20 ans en 1968. Elle étudie à l'École des Beaux-Arts de Montréal. Elle est amoureuse. Le Grand Amour. Son chum, Michel Paradis, un enragé de politique et du téléjournal, s'attache à des questions plus importantes et plus sérieuses que l'amour.

Elle, elle ne lit pas les journaux et songe à s'envoler avec son chum vers les Îles Canaries pendant que les intellectuels-universitaires-de-gauche règlent le sort du prolétariat. Fille de famille pauvre, Maryse tente plutôt d'échapper à la misérable enfance dans un quartier défavorisé de Montréal.

Maryse de Francine Noël est plus que le récit de la vie de couple d'une pauvre étudiante romantique avec un intellectuel de gauche fils de médecin. C'est aussi l'histoire de toute une génération: celle du *flower power*. Le ton est souvent extravagant et les descriptions frôlent la caricature sans jamais tomber dans l'excès: voyez comment sont présentés les enfants de la vague «granola»: ils s'appellent Célanise, Sigismond-Jacob, Marie-Maude Mélancolie, Chimère et Vénus.

Devenue étudiante en «littérologie», Maryse fréquente «énergumènes et écaillons amateurs de belles-lettres», intellectuels animant la nouvelle université «populaire, bidulaire et débonnaire» de Montréal et va au bout de son «aventure conjugale». Marginale pour son époque parce qu'elle échappe au «prêt à penser» en vogue, Maryse effectue une lente remontée vers elle-même. Le personnage demeure toujours d'une émouvante authenticité, et il y a dans ce premier roman de Francine Noël une vivacité, un humour et un ton qui témoignent de la maturité d'une écrivaine.

Marie-Claude Trépanier

LE MUR DE BERLIN P.Q.
Jean Forest
Quinze, 1983

J'avoue avoir commencé la lecture de ce volume avec scepticisme. Je craignais de lire un traité de socio-psycho-linguistique du genre de ceux où seuls les spécialistes trouvent



leur compte. Mais fort heureusement, l'engouement a vite remplacé le manque d'intérêt. Et pour cause!

De façon parfois cocasse, parfois troublante, mais toujours franche à l'extrême, Jean Forest nous expose une profonde obsession, celle d'abattre les barrières linguistiques, ces véritables murs de la honte. Confronté dès son jeune âge à l'anglais, il apprend toutes les subtilités de la langue de Shakespeare, allant même jusqu'à quitter Montréal pour l'Ontario. Est-il confronté au français de la mère-patrie? Qu'à cela ne tienne. Vive la France et finis dans les rues de Paris les «Monsieur-il-est-Canadien-cela-s'entend!» Même scénario avec l'allemand.

Mais, à trop vouloir se fondre en différentes langues et cultures, n'y a-t-il pas un risque d'être littéralement dépaycé, voire déchiré? «J'étais de plus en plus bizarre, écartelé entre le joul, ma langue maternelle, l'anglais et l'allemand, ces langues que je greffais avec rage et fureur...» (p. 100) Plus, n'arrive-t-on pas à renier, à maudire sa propre langue? «Qu'est-ce que ça me valait cette langue pourrie, cette langue de pourriture, à quoi sers-tu langue maternelle, toi qui me ridiculises». (p. 136)

Les démêlés linguistiques de Jean Forest (John Forrest ou Jean Forêt?) ne sont pas uni-

ques. Ce qui l'est par contre, c'est le ton, l'intensité et l'originalité de l'écriture.

Roger Aubé

UN ÉTÉ INOUBLIABLE
Marsha Hewitt et Claire Mackay
Éd. du remue-ménage, 1983

Au Remue-ménage, on m'avait déclaré qu'*Un été inoubliable* était un roman pour adolescentes. L'adolescente en moi n'est sans doute pas encore morte, car je l'ai lu d'une traite, et avec beaucoup de plaisir.

C'est en effet, et à bien des égards, un livre étonnant. L'histoire s'appuie sur des faits historiques: la grève des employé-e-s du textile qui a eu lieu à Valleyfield en 1946. Derechef, nous voilà catapulté-e-s en plein suspense social.

L'héroïne, à treize ans, travaille pour la MOCO, tout comme sa mère, ses ami-e-s, son entourage. De son vivant, son père aussi faisait partie de la main-d'oeuvre de la Montreal Cotton, ainsi que sa grand-mère, jusqu'à ce qu'elle doive prendre sa retraite pour des raisons de santé.

La MOCO détient un pouvoir quasi divin sur la population de Valleyfield, et en abuse. Conditions de travail inhumaines, salaires dérisoires, harcèlement et cruauté de la part des contremaîtres. Un jour, cependant, les exploité-e-s refusent cet état des choses et c'est l'affrontement: l'usine contre la foule en colère.

Cet été inoubliable, vécu en plein régime duplessiste, poussera Lucie à modifier son regard sur elle-même et sur le monde autour d'elle. *Un été inoubliable* est une histoire de filles et de femmes fortes, de revendications sociales et d'espoir en la conscience collective. C'est de plus une histoire pleine de rebondissements où l'action s'actualise, de page en page, à

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

commentaires



travers des personnages auxquels on finit par s'attacher.

Si vous aimez les enfants qui posent et se posent des questions, vous pouvez toujours leur offrir ce livre et vous offrir, du même coup, le plaisir de le lire vous aussi.

Josette Giguère

Un été inoubliable a reçu le Prix du meilleur livre pour enfants de l'Association canadienne des libraires (1982).

NOUVEAUTÉS

La Malentendue

Nicole Houde
Pleine Lune

La messe en si mineur

Jean Tétreau
Cercle du livre de France

Isabelle Bell

André Rufiangue
Québecor

Une plaie canadienne

Jean-Claude Germain
VLB

Le singe et le perroquet

Jean Simard
Éd. Pierre Tisseyre

Bella ou l'Odalisque à l'esclave

Jean-Claude Lalanne-Cassou
Le Préambule

La fiancée promise

Naim Kattan
Hurtubise HMH

Melrose

Gilbert Brevart
Cercle du livre de France

Travaux ralentis

Pierre Des Ruisseaux
Hexagone

Essais québécois

Artistes plasticiens

André Comeau
Bellarmin

La publicité

Maurice Watier
Éd. Paulines

Ashuanipi, sur la piste des Indiens du Québec-Labrador

Alain Rastoin
Robert Laffont

Psychologie de l'expérience intérieure

Jean-Luc Hétu
Éd. du Méridien

Histoire des idées au Québec

— *Des troubles de 1837 au référendum de 1980*

Georges Vincenthien
VLB

Le guide habitation rénovation, tome 1

Pierre Bellehumeur
Québecor

Pour en finir avec le Patriarcat

Armande St-Jean
Primeur

La vie quotidienne au Québec

Rémi Bouchard
Presses de l'Université du Québec

Devenir autonome

Yves St-Arnaud
Éd. le Jour

Le fédéralisme canadien

Gil Rémillard
Québec-Amérique

La boîte à outils des formateurs

Julio Fernandez
Saint-Martin

Histoire de la littérature acadienne

Marguerite Maillet
Éd. d'Acadie

Petit manuel de l'auto-construction

François Tanguay
Éd. de Mortagne

La gestalt

Ervint et Miriam Poister
Éd. le Jour



Pour suivre de près les mutations rapides des pratiques artistiques

► Lisez Intervention ◀

Abonnez-vous!

C.P. 277, Haute-Ville,
Québec G1R 4P8

DOC(K)S existe depuis 1976 et cette «revue» compte jusqu'à présent plusieurs dossiers fort importants sur l'Amérique Latine, le Japon, la Yougoslavie et la Catalogne, Corsica et la Pologne, les Pays de l'Est en vrac (Tchécoslovaquie, Allemagne de l'Est, Bulgarie, Hongrie), les Russes, le «Mail Art», l'Allemagne, etc.

«Le principe de Doc(K)s, c'est qu'on veut être le véhicule essentiel de la poésie élémentaire, i-e de toutes les poésies qui n'ont pas place dans les rassemblements normaux de ce qu'il est convenu d'appeler la poésie «Julien Blaine»».

Les intéressés sont priés de faire parvenir leurs idées, projets, textes etc., etc., à Richard Martel, **Le Lieu, centre en art actuel**, 89 rue St-Jean, Québec, G1R 1N4, 529-9680.

À noter que des propositions prêtes à photocopier sont nécessaires et que leur format ne doit d'aucune façon excéder 18 x 20 centimètres, ceci étant les dimensions des cartons de montage de la revue Doc(K)s, (disponibles sur demande). Compte tenu du temps disponible, aucune proposition ne sera acceptée après le 1^{er} avril 1984.

Tous les anciens numéros sont disponibles, exceptés les numéros 2 et 7, n° 1 à 11: 2 \$ l'exemplaire, n° 12 à 17: 3 \$ l'exemplaire. Commande de plus de 5 numéros: rabais supplémentaire de 20%. La série de 12 numéros: 25 \$

1 3 4 5 6 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21
12 numéros

nom

adresse

ville

code postal